



Sidewalk stories

de Charles Lane

Fiche technique

USA - 1989 - 1h30

Muet sonore et musical

N. & B.

Réalisation et scénario :

Charles Lane

Montage :

Anne Stein

Charles Lane

Musique :

Marc Marder

Interprètes :

Charles Lane

(L'artiste)

Nicole Alysia

(L'enfant)

Sandy Wilson

(La jeune femme)

Darnell Williams

(Le père)

Trula Hoosier

(La mère)



Charles Lane (l'artiste) et Nicole Alysia (l'enfant)

Résumé

Un artiste-peintre des rues, noir, propose aux passants new-yorkais de faire leur portrait. Il n'a pas de domicile et squatte dans le sous-sol d'une maison abandonnée. Un jour, il assiste à un assassinat : l'homme poignardé était accompagné d'une fillette de deux, trois ans. L'artiste bohème la recueille et l'amène chez lui. Une jeune femme riche de la communauté noire remarque ce couple cocasse qui réalise des dessins que les gens commencent à s'arracher. Elle invite l'homme et l'enfant et les restaure...

Critique

Sidewalk stories a été tourné dans des conditions très difficiles, pendant une vague de froid de février, en quinze jours et demi. La plupart du film se passe en extérieurs, dans les rues de New-York, et la plupart de ces extérieurs ont été tournés dans la froideur de la nuit. Oui, c'est bien de la neige qui apparaît sur le sol derrière l'endroit où se tient l'artiste à West Fourth Street. Il y a plus de trente lieux différents dans le film, dispersés à travers la ville. Etant donné le type de production, rustique, **Sidewalk stories** ne bénéficiait pas de tout le confort, par exemple, les caravanes

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

n'étaient pas chauffées ; le budget a servi les éléments visibles à l'écran. Autre exemple, le sèche-cheveux que le directeur de la photo, Bill Dill, utilisait pour dégivrer ses optiques 35 mm, devint très populaire auprès des comédiens qui venaient réchauffer leurs mains entre deux prises. Le contingent de budget rendu disponible en cours de tournage, servit à l'achat d'équipements supplémentaires en vue d'améliorer la qualité du film ; par exemple, l'éclairage spécifique pour le meurtre dans le passage. Quand vous êtes, comme cela, sur la corde raide, et qu'en plus, vous dépendez de la bonne volonté d'une actrice de deux ans, le désastre menace en permanence. Le froid subi pendant le tournage a eu pour effet d'intensifier l'appréhension du dur problème des sans abri tel qu'il est décrit dans le film. Tous les participants clés du projet ont eu la sensation très forte d'entrer dans le vif du sujet, sans pour autant évoquer le paradoxe qui consiste à faire une comédie d'un sujet aussi socialement grave que celui des sans abri. Sur un des lieux de tournage, le producteur exécutif, Howard M. Brickner était en train d'expliquer le film à un badaud qui lui dit : « Je suis sans abri, et je ne trouve pas ça drôle du tout. » Brickner est un vieux new-yorkais tout à fait conscient du fossé énorme qui existe entre riches et pauvres et de l'imposture intellectuelle qui consiste à résumer confortablement cet état de fait par une généralité telle que « c'est le destin ». Au contraire, il insista en disant, « c'est le problème de tout le monde. » Mais le sommet de l'émotion fut atteint lors du tournage de la séquence finale dans laquelle la plupart des acteurs étaient de vrais sans abri qui devaient rentrer au foyer avant l'heure de fermeture. Sandye Wilson, qui de son propre aveu, voit toujours le mauvais côté des choses, se souvient que cette nuit-là, en terminant son travail, un sans abri lui a demandé de l'argent pour rentrer « chez lui ».

Dossier distributeur

Sidewalk stories est un film muet. Tourné en noir et blanc. L'histoire d'un Noir adorable, qui recueille une petite fille dont le père a été assassiné par un voyou. Impossible de ne pas évoquer Chaplin, bien sûr, celui de **Charlot vagabond** ou du **Kid**. (...)

Sidewalk stories (ovationné à la Quinzaine des réalisateurs de Cannes 1989, Grand Prix de Chamrousse 1990) pourrait donc n'être qu'une copie d'élève super-doué. Un exercice habile de ciné-ophile.

Heureusement, la réussite de **Sidewalk stories** se situe moins dans l'histoire (les rapports du portraitiste avec la petite fille sont assez nunuches, en définitive) que dans le décor.

Ce sont des bribes de peur, de rejet, d'indifférence que filme Charles Lane : une mère bourgeoise qui s'effraie de voir sa progéniture s'approcher d'un clochard endormi ; des couloirs de métro où des passants pressés côtoient des sans-abri qui dorment à même le sol ; des crève-la-faim qui squattent des immeubles désaffectés... (...)

Quand le silence de **Sidewalk stories** se rompt, lorsqu'on entend soudain ce que jusqu'alors on n'avait fait que voir, on en prend plein la gueule. La gentillesse rose-bonbon se dissipe d'un seul coup avec l'irruption brutale, extraordinaire de la réalité. Et puis, il y a la musique permanente, constamment intelligente de Marc Marder. Une musique à la fois moderne et romantique, avec un jeu subtil sur les comptines...

Pierre Murat

Télérama n°2101 - 18 Avril 1990

Entretien avec le réalisateur

J'ai conçu l'idée de **Sidewalk stories** la nuit du 6 novembre 1988 dans un passage souterrain, quelque part dans le Bronx, alors que je rentrais chez moi après le combat de championnat de Sugar Ray Léonard contre Don Lalonde. Je suis un fan de boxe et j'étais très en forme après le match. En chemin, je m'engage dans un souterrain qui évite le cimetière et me trouve nez à nez avec tout un tas de paumés interlopes qui n'ont aucun endroit où aller, et tout à coup, je me sens beaucoup moins bien. L'un d'eux, un Noir, s'approche de moi, probablement pour me demander de l'argent, et j'ai un petit mouvement de recul. Mais, non ! De façon totalement inattendue et comme s'il avait pu lire mes pensées, il me demande qui a gagné le match, et cela m'a beaucoup ému. Tout excité, je lui décris en détail le nouvel exploit du courageux Ray Sugar. Nous continuons à parler sur le chemin de Times Square, et au moment de nous séparer, je donne à ce fan de boxe sans abri, tout l'argent que j'ai sur moi : un dollar... Toute ma réflexion et mes émotions antérieures sur ce problème des sans-abri se sont alors cristallisées sur la vérité criante que derrière chaque personne sans abri, il y a un individu et non un magma abstrait qui regrouperait les rebus de la société. En descendant du métro, et en me précipitant sur le trottoir glacial en direction de mon foyer bien douillet, j'aperçus deux pieds sortant d'une boîte en carton.»

Dossier distributeur

Beaucoup de critiques ont rapproché mon film de l'univers de Chaplin. Il y en a même un dans le magazine Village Voice qui a prétendu que c'était bien meilleur ! J'en ris tellement c'est embarrassant et ridicule... Chaplin, pour moi, c'est une icône. Ses films sont prodigieux. Les muets, surtout. Il a réussi à marier le burlesque, la tendresse, la politique avec la grâce d'un danseur de ballet.

Ce que je voulais, c'est jouer sur le contraste. En surface, un petit film romantique. Doux. Gentil. Drôle, avec une petite fille mignonne et un rigolo comme moi en guise de héros. Et puis, en profondeur, un autre monde, souterrain, aussi laid qu'une gargouille.

Télérama n°2101 - 18 Avril 1990

Je souhaite que lorsque le public verra mon film, il commence par rire mais qu'il finisse par assimiler l'envie de regarder différemment les sans-abri. Tout homme est le gardien de son frère.

Dossier distributeur

Le réalisateur

Charles Lane est né en 1953 et a grandi dans le South Bronx ; il vit maintenant à New-York dans le quartier de Greenwich Village avec sa femme Laura et leur fille de deux ans et demi, Nicole.

En 1973, il intègre la section cinéma à l'université d'état de New-York, au Collège de Purchase. Ce lieu devient sa base opérationnelle jusqu'aux années 80 et il en ressort diplômé avec mention. Beaucoup de ses condisciples participent à la production de **Sidewalk stories**. Ses professeurs dont Williard Van Dyke et Aram Avakian et ses premiers élèves dans les courts métrages ont tous mis l'accent sur des problèmes de société contemporains. Pendant un semestre, il suit les cours du réalisateur Joseph Anthony (**The rainmaker**) qui insiste beaucoup sur la passion en tant que vecteur d'un travail abouti.

A ce défi, Lane répond par son court métrage de 36 minutes, **A place in time**. Bien qu'il connaisse à peine l'œuvre de Chaplin, il s'engage à contre-courant des modes en réalisant un film muet, en noir et blanc, utilisant la comédie et la satire sociale pour conquérir le public. Il joue lui-même le personnage de l'artiste des rues à la manière d'un cousin ingénu du vagabond (Little Tramp).

A place in time a gagné un prix (Student Academy Award) en 1976, et, à ce jour, concourt dans différents festivals et est diffusé sur les chaînes de télévision de Brooklyn à la Chine, en passant par la France. Spike Lee, bien avant d'entamer sa carrière fulgurante, avait exprimé son émotion à Charles après avoir vu le film. **Sidewalk stories** est, treize ans après, par le ton et le style, la filiation directe de **A place in time**.

Dossier distributeur

Filmographie

Court métrage	
A place in time	1976
Long métrage	
Sidewalk stories	1989

Documents disponibles au France

Dossier Distributeur
Télérama n°2101 - 18 Avril 1990
Cahiers du Cinéma n°431/432 - Mai 1990
Positif n°341/342 - Juillet/Août 1989
La saison cinématographique 1990
La Revue de Cinéma n°459 - Avril 1990